

ne s'offre pas toujours à notre observation accompagnée du cortège de symptômes dont nos auteurs classiques nous ont donné la description, et ils ne sont pas rares les exemples de pleurétiques qui, la poitrine pleine de liquide, ont continué à vaquer à leurs occupations, ne souffrant que d'une indisposition certes bien peu en rapport avec la gravité de la maladie dont ils étaient affectés.

Vers la fin de juillet 1879, un homme de cages, âgé de 43 ans, fort, grand, bien constitué, vint me consulter au sujet d'une toux opiniâtre dont il désirait se débarrasser, craignant, suivant ses expressions, qu'elle ne lui jouât quelque mauvais tour. Il se sentait indisposé, disait-il, depuis bientôt deux mois. Ayant passé l'hiver au chantier, il eut à subir, comme tous ses compagnons, les privations et les fatigues de cette vie si pénible et si laborieuse. A la suite d'humidité, il ressentit pendant quelques jours une douleur pongitive dans le côté gauche, perdit un peu de son appétit, mais n'en continua pas moins son travail. A la fin, la toux, l'essoufflement, le forcèrent de renoncer à ses occupations et ce fut alors qu'il vint requérir mes services. Il n'avait pas de fièvre, n'accusait aucune douleur et affirmait n'avoir jamais été obligé de garder le lit un seul instant.

Je l'auscultai et constatai la présence d'un énorme épanchement que j'enlevai quelques jours après par la thoracentèse.

Plus récemment, j'eus l'honneur d'être appelé près de la fille d'un de nos hommes d'état les plus distingués. Vers le 20 août 1881, elle contracta un rhume violent et fut prise quelques jours plus tard d'une douleur extrêmement vive, survenue subitement pendant la nuit, siégeant sous le sein gauche et s'irradiant au cou et dans tout le côté de la poitrine. Cette douleur persista pendant toute une semaine, avec la même intensité. Deux médecins que la malade fit appeler successivement à cette époque, la traitèrent pour une névralgie du poulmon.

Son état demeurant sensiblement le même, elle vint à Ottawa et se mit sous mes soins.

A la vue de cette charmante femme, bien faite, la figure colorée, jouissant d'un embonpoint plus qu'ordinaire, présentant, en un mot, presque toute l'apparence d'une santé parfaite, je vous avoue que je fus loin, moi-même, de soupçonner au premier abord la gravité relative de l'affection dont elle était atteinte. Elle se plaignait encore d'une légère douleur au côté, et surtout de l'impossibilité de se coucher sur le côté droit, à cause de la suffocation dont elle était menacée dans cette position.

Ici encore, je constatai, au moyen de la percussion et de l'auscultation, la présence d'un épanchement occupant toute la plèvre du côté gauche. Une seule paracentèse qui me permit de retirer 39 onces de liquide fit disparaître les symptômes dont elle se plaignait et elle retourna guérie.

Ces deux exemples choisis au hasard, je pourrais les multiplier, mes amis, mais ils suffisent pour vous démontrer combien ces pleurésies latentes sont trompeuses et susceptibles de dérouter un observateur inattentif.

Encore ici, en prêtant attention à l'histoire du cas et en questionnant méthodiquement le malade, comme je vous ai tant de fois recommandé de le faire, il eut été facile au début des accidents de reconnaître l'existence de la pleurésie. La fièvre, le point de côté, la toux, l'essouf-